Les lecteurs de F.D. ne sont pas toujours contents

Vivent les ratés (physiques). A bas les Appolon

Madame C. DESCAMPS, (mère de famille)

Pas si stupide le nouveau Jugement de Paris (sette) proposé par Robert Dhéry. Certainement il apparaît sur la photo de votre journal plutôt en clown ahuri qu'en sourireau des cœurs. Eh bien ! même sous cette apparence peu favorable je le préférerais à coup sûr à tous vos appolons ou princes (comme les veaux ou les porcs aux comices agricoles ?). Je ne doute pas qu'un certain nombre de Françaises ressente un peu — je suis modeste — d'agacement en face de l'impériale jactance des beaux garçons, ou qui se croient tels La modestie, la timidité d'un homme cachent souvent tant de supériseures et d'exquises qualité du cœur et de l'intelligence ; la supériorité musculaire ne dérobe même pas un quart d'heure, l'effroyable vanité dont elle semble la compagne obligée ! Décidément j'opte, hardiment pour les « ratés » physiques. Ils ne sont pas tous des génies, certes, mais du moins il ne risquent pas d'encombrer leur femme de leur auto-adoration.

Un képi pour Foch

M. FORMESTRAUX, 21, rue Begouen, Le Havre (S.-I.).

C'est avec grand intérêt que j'ai parcouru votre rubrique se rapportant aux critiques très justifiées, d'ailleurs, de la « Statue équestre de Foch ».

Un détail frappant surprend à première vue l'observateur : C'est le fait que l'illustre soldat ne porte pas de coiffure ! C'est évidemment là une faute invraisemblable de la part de l'artiste sculpteur qui semble ignorer qu'un militaire quel que soit son grade, doit, en toutes circonstances, être obligatoirement revêtu de sa coiffure (képi, béret, casque ou autres).

Mme J. R. F. : « J'ai des ennuis avec ma concierge »

Mme J. R. F., Paris

Nombre de lecteurs ont dû être dans la joie et, par là, un peu vengés de leurs propres misères, en lisant l'aventure arrivée à la malhonnête concierge, représentée en première page de votre hebdomadaire, numéro 258.

Je m'empresse de reconnaître, que toutes, heureusement, ne sont pas sur ce modèle et que l'on trouve chez la majorité (1), une loyauté et une mentalité propres et des plus honorables.

Personnellement, je connais un homme honorable, ruiné, réduit à une existence quasi misérable, par la violation de sa correspondance — des lettres lues et retenues par une méchante concierge.

Personnellement (encore) une partie de mon courrier est ouverte et m'est parfois supprimée. La « Dame » est fort aimable avec moi, se croit habile et non devinée. Elle a tort. Son tour viendra-t-il d'être démasquée aux yeux de tout l'immeuble ? Et peut-être aussi par les journaux ?

Il y a encore d'autres moyens, je pense, et plus méchants que la poudre se liquéfiant, pour prouver la malhonnêteté de ces gens, lesquels devraient être assermentés en prenant possession d'une loge.

(1) Entièrement d'accord (N.D.L.R.).

... Mme V. : « Moi aussi »

Mme V..., rue des Entrepreneurs (15e)

Votre dessin de cette semaine (la concierge a voulu lire une lettre trop chargée), m'a presque inondée de joie, mes félicitations à Mme R. qui a eu l'idée de s'envoyer cette lettre chargée.

Je regrette de ne pas avoir eu l'idée, car la même aventure m'est arrivée avec ma concierge.

J'ose espérer qu'elle aura eu l'occasion de lire votre article et qu'il lui servira de leçon.

La môme Moineau ne devrait pas montrer ses bijoux

Mme M. R. SALVIGNON, 2, chemin Vallet-Croix-Rouge, par Saint-Martin-d'Hères (Isère)

Je suis choquée de votre photo de dernière page du numéro 259, représentant Mme Beverly, alias la Môme Moineau, qui apparaît avec 218 millions de bijoux et une robe de 3 millions. Qu'elle puisse s'offrir, ou qu'on lui offre tout ça, tant mieux pour elle, mais cet étalage n'est pas beau lorsque je pense qu'à côté de ce luxe ostentatoire il y a tant de pauvres gens qui ne savent pas comment vivre.

Bravo la mairie du VIIe

Mme ZAWISZA, 207, rue de Crimée, Paris (19e)

Nous déplorons assez les lenteurs de l'administration pour ne pas mettre en valeur sa promptitude et sa bonne volonté.

Jeudi 9 août, après déjeuner, j'ai demandé, par pneu, un papier aux bureaux de l'état-civil de la mairie du VIIe arrondissement (avec réponse par pneu).

J'ai eu l'agréable surprise de trouver la réponse en rentrant chez moi, vers 20 heures.

Françoise GIROUD : J'ai (peut-être) intimidé Spencer TRACY

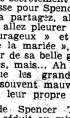
DON

DANS notre délicieux désert parisien, une caravane est passée. Une caravane d'étoiles chargées de gloire : Gary Cooper, Spencer Tracy, Catherine Hepburn, Humphrey Bogart... Et ces noms sont lourds de tant de rêves, de tant d'aventures auxquelles nous avons participé au royaume des salles obscures qu'on est toujours un peu ému lorsque l'image devient de chair et d'os...

D'os surtout, en ce qui concerne Hepburn (1) et Gary Cooper !

Oserais-je vous avouer que je nourrissais secrètement une grande tendresse pour Spencer Tracy? Si vous la partagez, allez revoir ses films, allez pleurer à « Capitaine courageux » et rire au « Père de la mariée », emportez le souvenir de sa belle gueule aux yeux clairs, mais... Ah ! pourquoi faut-il que les grands acteurs soient si souvent mauvais quand ils disent leur propre texte !

Celui de Spencer Tracy est d'ailleurs réduit au minimum. Il dit oui. Il dit non, il dit : « Qu'est-ce que ça coûte ? », il dit : « A Paris, on mange bien...» Et puis, quand il a épuisé les ressources de sa conversation, il fait un petit clin d'œil, un gentil petit clin d'œil un peu triste. Et voilà.



Peut-être est-il timide... Oui, c'est ça, il est timide, ce séduisant quinquagénaire. Et puis il a peur. Peur que l'on dise que... que l'on ne dise pas qué... que l'on répète que... Quoi ? Qu'il n'est trouvé, par hasard, à Paris en même temps que Katherine Hepburn retour d'Afrique, où elle tournait, qu'il habite, par hasard, le même hôtel, qu'ils ont été, par hasard, voir le même jour l'exposition Toulouse-Lautrec et qu'ils se rencontrent, par hasard, tous les jours dans les mêmes restaurants ?

Il paraît qu'en Amérique on en ferait un drame. Ici, nous n'en faisons même plus des vaudevilles mais il l'ignore évidemment. Il ne connaît Paris et la France que pour les avoir traversés une fois avant la guerre, puis il y a quelques semaines. Encore ces traversées l'ont-elles conduit essentiellement dans les grands hôtels et dans les bons restaurants pour étrangers, ceux où les plats n'arrivent jamais à la hauteur de l'addition.

Devant moi, une journaliste persévérante tentait de lui arracher des confidences capitales.

— M. Tracy, quelles sont, s'il vous plaît, les qualités masculines qui séduisent les femmes ?

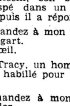
Il a réfléchi, son bon visage s'est crispé dans un effort intense, et puis il a répondu :

— Demandez à mon ami Humphrey Bogart.

Clin d'œil.

— M. Tracy, un homme doit-il être bien habillé pour plaire aux femmes ?

— Demandez à mon ami Robert Taylor.



Nouveau clin d'œil. M. Tracy, qu'y a-t-il derrière votre apparence d'Irlandais solide et ennuyé? Le vide, et dans ce vide un mystérieux petit mécanisme qui se déclenche lorsqu'on crie : « Silence, on tourne !... » Ou bien un être humain compliqué et subtil qui traduira parfois avec génie la souffrance, l'amour, la pitié que vous avez profondément éprouvé?... Mais ce sont là questions qu'on ne pose pas. On peut seulement imaginer.

Tout ce qu'on sait de Spencer Tracy se traduit en quelques mots : c'est un « chic type », dont la vie a été traversée par un drame douloureux. Son fils John est né sourd, incurablement sourd. La vie vend toujours ce que l'on croit qu'elle donne. Ce fils infirme, c'est le prix que Tracy paye sa réussite, qui l'a classé parmi les dix acteurs les plus populaires de son pays.

Dès qu'il a gagné de l'argent, il a fondé le « John Tracy Clinic », où l'on éduque gratuitement les enfants sourds-muets sous la direction de sa femme.

Mme Tracy est une ancienne comédienne, Louise Treadwell, qu'il a connue dans une troupe ambulante du temps qu'il débutait obscurément au théâtre.

C'était alors un Irlandais têtu et bagarreur, fils d'une honorable famille du Wisconsin, où l'on se flatte, du côté maternel, d'être de vieille souche américaine, c'est-à-dire émigré avant la guerre de Sécession. Son père dirigeait une entreprise de transports routiers.

Le cinéma made in Hollywood reflète si mal l'âme de cette immense province que sont les Etats-Unis qu'on se représente aussi mal ici la vie de l'Américain moyen.

Spencer Tracy a été un de ces innombrables petits garçons qui vont à l'école en semaine et à la messe le dimanche, puis qui entrent à l'Université vers quinze ans. C'est à l'école qu'il a connu son plus vieil ami, l'acteur Pat O'Brien, avec lequel il a fondé le club le plus fermé du monde : celui des Irlandais, composé de quatre membres. Les deux compagnons, James Cagney et Frank Mac Hugh.

Comme beaucoup de garçons de son pays, il s'est engagé en 1917 et il s'est bien battu, avec les fusiliers marins. Quand il a repris ses études interrompues, il a travaillé sérieusement pour devenir médecin.

Il aurait fait un bon médecin, non ? A qui les malades vaguement éprises auraient volontiers confié leur vie et leurs ennuis.

Mais le Ripon College avait comme beaucoup d'autres une section d'art dramatique qui montaient des spectacles joués par les étudiants. Et vous avez deviné la suite, la vocation soudaine, la médecine abandonnée pour le théâtre.

Spencer Tracy est lauréat de l'American Academy of Dramatic Arts, qui est à peu près l'équivalent de notre Conservatoire.

Et puis c'est l'histoire de tous les bons acteurs, les petits rôles, les tournées, les chambres misérables, les rôles plus grands, les chambres aussi et enfin le succès dans un rôle qui a déjà révélé Clark Gable sur une scène de Broadway.

Le soir de la première, il a dix-sept rappels, il est entouré, félicité, embrassé, cerné... Dans un coin, un acteur sans engagement se fait tout petit, hésite à s'approcher ; c'est Pat O'Brien, le copain, le vieux copain d'enfance.

Alors, dans un geste en somme assez naïf, Tracy abandonne les complimenteurs et va lui serrer la main. Geste naturel mais peu commun, probablement, chez les acteurs fêtés puisque O'Brien en parle encore avec émotion et que toutes les biographies de Tracy destinées à la consommation courante mentionnent longuement cette surprenante attitude.

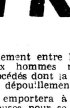
Il fallait vous dire, tout de même, que ce n'est pas lui qui en fait état. Il n'est pas comme ça, pas le moins du monde, et s'il parle peu ce n'est du moins jamais de lui.

Sa carrière à Hollywood a été foudroyante. Il est depuis 1935 sous contrat à la Métro-Goldwyn-Mayer qui lui assure maintenant deux films par an.

On raconte qu'il a une passion enfantine pour le chocolat. Il s'en défend. L'amour du chocolat serait-il également contraire aux bonnes mœurs telles que les envisagent les clubs de vieilles filles, aux Etats-Unis ?... Ceux qui l'entourent, à Paris, m'ont affirmé qu'il en réclamait souvent, chaque fois qu'il se sent fatigué. Mais je suppose que cet important détail ne provoquera pas l'un de ces solennels démentis par lesquels les intéressés confirment les informations qui les chiffonnent.

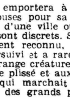
On peut supposer que ses amis connaissent un homme bon, généreux, sans vanité après soixante films où, avec une économie de moyens très rare dont est née toute la nouvelle technique dramatique à l'écran, il a donné de la chair et du sang à des personnages en pellicule. Jean Gabin l'admirait fort, autrefois, et il y a certainement une similitude non seulement entre le physique des deux hommes mais entre leurs procédés dont la sobriété va jusqu'au dépouillement.

Tracy emportera à Hollywood deux blouses pour sa fille, et le souvenir d'une ville où les admirateurs sont discrets. Si « la rue » l'a souvent reconnu, elle ne l'a pas poursuivi et a rarement identifié l'étrange créature anguleuse, au visage plissé et aux yeux étincelants qui marchait à côté de lui avec des grands pas de garçon.



Katherine Hepburn est rentrée du Congo belge, où elle tournait « La Reine d'Afrique », en déclarant, d'accord avec son partenaire Humphrey Bogart, qu'en ce qui la concernait elle ne voyait aucun inconvénient à ce que l'on rende l'Afrique aux Africains. Entre autres mésaventures, la troupe a été attaquée nuitamment par une armée de fourmis. Bogart et le metteur en scène, John Huston, ont aussitôt sonné l'alarme ma's Hepburn prit leurs clameurs pour des vapeurs de whisky et resta tranquillement dans son lit, où cent mille fourmis se firent une joie d'explorer de visu si les vedettes sont aussi savoureuses qu'ensorceleuses.

— Ensuite, elle a refusé de nous adresser la parole pendant deux jours... conclut Bogart, qui raconte également l'histoire du sorcier.



Cet homme méfiant avait persuadé les noirs sollicités pour la figuration que les blancs les mangeraient. Quatre ou cinq héros se décidèrent néanmoins à braver l'appétit des blancs déclarant : « Si nous ne sommes pas mangés, les autres viendront ».

— Nous avons absolument besoin d'eux, dit Bogart. Alors nous ne les avons pas mangés. Et nous nous sommes nourris de haricots d'asparagus et de whisky. De sorte que chaque fois qu'un moustique nous piquait, il tombait raide mort.

Ces souvenirs, et d'autres moins... piquants récoltés à Paris lui donne une conversation nettement plus animée que celle de son ami Spencer Tracy.

Mais sur la toile blanche le miracle se produira encore, les yeux clairs parleront encore et j'y trouverai, avec des millions de spectateurs, les étoiles qui s'éteignent lorsque M. Tracy n'est plus que lui-même.

(1) La rédaction (masculine) de « F. D. », unanime, laisse à Françoise Giroud la responsabilité de cette assertion. Nous trouvons Mme Hepburn très bien, nous...

— Ça mord, chéri ?...

YVAN AUDOUARD : SYDNEY BECHET (le roi du saxo-alto) épouse une fiancée perdue pendant 23 ans

POUR la première fois depuis une trentaine d'années, Sidney Béchet, « le roi de la clarinette », se réveillera avant 10 heures du soir. Il épouse, en effet, le vendredi 17 août, à 11 h. 30, devant M. le maire d'Antibes, Mme Elizabeth Ziégler, Allemande d'origine, mais devenue Française par un premier mariage.

C'est un événement bien parisien : les témoins de la mariée sont Me Suzanne Blum et la princesse Andrée Aga Khan. Toute l'aristocratie de trois heures du matin est invitée au lunch : de la princesse Fawzia d'Egypte et de la princesse de Saxe Bourbon-Parme à Gaby Sylvia, Mistinguett et Sandri Khan.

Fiancé depuis vingt-trois ans, Sidney Béchet est né à La Nouvelle-Orléans (prononcer Nlow-Orlinss) voici cinquante-quatre ans environ. Il ignore sa date de naissance exacte, les services de l'état civil de La Nouvelle-Orléans manquant à l'époque de cette rigueur qui fait le charme des nôtres. New-Orléans est, comme son nom l'indique, un des lieux où survit l'influence française, ce qui explique l'accent aigu sur le nom du musicien et que les initiés, au lieu de prononcer son nom « Bitchett » ou « Biket », le prononcent « Béché », comme vous ou moi.

Sidney a un visage poupin et aussi rose que la couleur de sa peau le permet. Mais il a une chevelure toute blanche, qui lui donne l'air d'un grand-papa prématuré, et qui n'a que l'âge de ses artères.

Il a été blanc très jeune, et ça lui est arrivé à Paris, en 1929. « Mezz » Mezzrow raconte l'événement dans son prodigieux bouquin *La Rage de vivre*. « Sidney, écrit-il, se démenait comme un beau diable auprès de ses collègues de l'orchestre pour obtenir d'eux qu'ils le soutiennent avec un rythme bien homogène, un fond harmonique riche, profond et vibrant, afin qu'il ne se sente pas perdu dans le désert, mais dans un ensemble animé d'un véritable esprit collectif. C'était, pour lui, une nécessité vitale que cette « collectivité musicale » ; il la réclamait, l'exigeait sans arrêt ; c'était devenu une obsession. Un beau soir, la discussion s'en venime au point qu'un des types après qui Béchet avait brailléé sort sans mot dire, va chercher un revolver et fait un carton sur Béchet, qu'il manque d'ailleurs, estropiant seulement quelques innocents badauds. Béchet et l'autre sont embarqués et prisonniers embouillés pendant onze mois ; c'est là que Béchet a pris ses cheveux blancs... »

Comme on voit, les musiciens « bien qui sont en retard, très spontané, avaient tendance à passer une partie de leur vie en prison. (Mais, dans les prisons américaines, on a le droit de jouer de la clarinette et du saxo.)

Cette expérience n'a d'ailleurs pas modifié le tempérament dictatorial de Béchet : il suffit d'assister à une de ses séances de travail avec l'orchestre Claude Luter pour constater que, si la musique adoucit les mœurs, elle n'affadit pas le vocabulaire. Et comme Sidney parle aussi bien l'argot français que l'américain, il arrive très bien à se faire comprendre.

Donc, il naquit à La Nouvelle-Orléans, une ville qui n'a plus de secrets pour les Parisiens depuis le « Tramway nommé Désir ». Et raconter sa vie, c'est raconter l'histoire du jazz, ce qui est au-dessus de ma compétence et qui entraîne, pour la moindre erreur, un innombrable courrier de menaces de mort.

Sydney et son saxo-alto.

Un bain pays. New-Orléans, avec ses quais tout le long des branches du Mississipi, ses entrepôts, ses « lanternes rouges », ses bouis-bouis, ses beuglants où avait vibré pour la première fois la plus belle musique du monde. Car c'est un point d'histoire établi : le jazz est né dans les maquis lieux. Et ses premier adeptes n'ont pas mené une vie angélique.

Les musiciens de La Nouvelle-Orléans ont fait, pour vivre, d'étranges métiers : dockers, cameloteurs, balayeurs, garçons de ferme, trafiquants de marihuana, et pire que cela. Mais ils sont restés fidèles à « la musique de chambre de Bason Street ».

Pourtant, Sidney ne reste pas à La Nouvelle-Orléans : il suit la grande route d'invasion du jazz, qui, remontant le Mississipi longe la côte Est et vient aboutir à Chicago.

C'était le grand Chicago, le « vrai », celui d'Al Capone, des bootleggers, de la grosse galette. Sidney joue de la clarinette et du saxo soprano au « De Luxe Café » dans l' « Origenal New-Orléans Créole Jazz band ».

Cet ensemble met « Chi » sans dessus dessous, et les musiciens de New-Orléans déferlent sur la ville. Chicago devient la « Cité du vent », et l'on retrouve Sidney dans la plupart des formations qui jouent dans les boîtes de « South End » : au « Pékin », à l'Elite « Number One », l'Elite « Number Two » l'« Entertainer's Cafe », « Lorraine Garens ». Il y a un « Bœuf sur le Toit » à tous les carrefours.

C'est en 1923 que Sidney Béchet vient pour la première fois à Paris : il joue « Tin Roof Blues » dans la « Revue nègre » du théâtre des Champs-Elysées, qui révèle Joséphine Baker à l'Europe. Sidney joue surtout de la clarinette, mais, en fait, il pratique tous les instruments de jazz. Et, en 1942, il enregistrera « The Blues of Béchet » et « The shock of Araby », dans lequel il tient la clarinette, le saxo soprano, le saxo ténor, le piano, la basse et la batterie. Il ne s'agit pas là seulement d'un tour de force technique : mais le style New-Orléans entre temps avait failli se perdre, et Béchet, seul, luttait pour le maintenir.

« Les réchauffeurs de pieds de la Nouvelle-Orléans »

Entre temps, le vrai jazz a quitté Chicago. Il est venu s'installer à Harlem. De retour d'une tournée en Europe, Sidney fonde, avec Tommy Ladnier, le trompettiste de Fletcher Anderson, les « New-Orleans Feetwarmers » (les réchauffeurs de pieds de La Nouvelle-Orléans). Il a un engagement au « Saxoy » et enregistre une série de disques (Iwant you to night, Sweetie Dear, Maple Leaf Rag, Shagi, qui font de lui l'idole des initiés...

Son ami Tommy fonde « le Club des Poissons » : Tommy Ladnier est Poisson Ier, Mezz Mezzrow le « Père Neptune » et Sidney Béchet le « Carrelet »

« Parce que, dit-il, tous les autres poissons nagent plutôt droit... Tandis que moi... »

Et il fait de la main un geste zigzagant...

Mais, en 1932, détrôné par le jazz commercial, la musique New-Orléans cesse de vivre...

C'est la période la plus noire de la vie de Sidney. Il refuse d'en parler.

« Nous avons tous failli en mourir », dit-il simplement...

Quand il ne joue pas, Sidney ne vit pas.

Chance de Sidney Le voyage de Panassié

Le salut devait survenir sous une forme tout à fait surprenante : un Français, Hugues Panassié, le « jeune homme fou de jazz », se rend à Chicago en 1938 et organise quatre séances d'enregistrements au cours desquels sont gravés les disques les plus importants du style New-Orléans...

Et la date du 28 novembre 1938 est considérée par tous les spécialistes comme une date capitale dans l'histoire du jazz. D'une clarinette inspirée, mais ébréchée toutefois, Béchet enregistre « Really the blues », « Weary blues » et « Jada », qui font de lui le plus grand avec les musiciens vivants de La Nouvelle-Orléans. Comme il était sous contrat avec une marque de disques, il dut d'ailleurs prendre pour enregistrer ces disques le pseudonyme de « Pop's Kyle ».

A quarante ans passés, il connaît une gloire inattendue. « Il enregistre » nombreux disques, qui mettent en valeur un prodigieux lyrisme et un tempérament dominateur servis par une sonorité très spéciale au vibrato précipité. » (André Hodeir, *Introduction à la musique de jazz.*)

En 1940, une session exceptionnelle le réunit à Louis Armstrong et Zutty Singleton, avec lesquels il enregistre 219 blues » et « Down in Honky tonk town ».

On conçoit que, dans cette existence frénétique et passionnée,

(*Lire la suite page 9.*)

SPECTACLES DE PARIS SPECTACLES DE PARIS

MALGRE CETTE PHOTO, TYRONE POWER NE DIVORCERA PAS

Cette photo de Tyrone Power et Micheline Presle, reproduite la semaine dernière dans l'ensemble de la Presse américaine, a causé un scandale sans précédent et faillit provoquer la divorce de Tyrone Power et Linda Christian. En effet, par suite d'une négligence, on avait omis de préciser dans la légende de la photo qu'il s'agissait d'une scène du film « Guerillas », que les deux acteurs ont tourné ensemble. Et tout le monde avait cru à une nouvelle liaison de Tyrone Power, tout le monde y compris Mme Ty Power, qui annonça son divorce pour le démentir vingt-quatre heures plus tard, quand la vérité fut rétablie. En fait, cette photo est extraite de « Guerillas », le grand film d'aventures et d'amour en technicolor de Fritz Lang, dont Tyrone Power et Micheline Presle sont les vedettes. « Guerillas » vient de sortir en exclusivité au Gaumont-Palace et Berlitz.

Cabarets Dancings

CABANE CUBAINE 42, rue Fontaine
CARROLL'S 36, r. de Ponthieu Ch. frede. Ely.48-60
DON JUAN Le cél. cabar., 11, r. Fromentin. TRI.67-67.
MOULIN ROUGE pl.Blanche. Mon.00-19 Bal — Frank Olsen
SCHUBERT 134, bd Montparnasse 20 à 2 h. Dîner-danse

Restaurants

TOURISTE Pte Maillot. Bonne tab. Spect. Orch. Roberty.

Paramount ELYSEES-CINEMA
P.V.F. s.titrés anglais
PALAIS-ROCHECHOUART SELECT
RENE DARY PATRICIA ROC ET PAUL DUPUIS DANS L'INCONNUE DE MONTREAL
Film RIVERS RÉALISATION JEAN DEVAIVRE

« LE GARÇON SAUVAGE », le dernier film de Jean DELANNOY, vient d'être sélectionné pour le Festival de Venise.

LE TRIOMPHE DU VRAI CINEMA

REX-NORMANDIE V.F. V.O.

John Wayne Maureen O'Hara DANS RIO GRANDE UN FILM SIGNÉ John Ford
REPUBLIC PICTURES FILMS F. RIVERS

REX-NORMANDIE

Une des plus jolies scènes de l'inoubliable « Blanche-Neige », le grand film en technicolor de Walt Disney-R.K.O. qui va réapparaître, le vendredi 31 août, sur les écrans du Gaumont-Palace et du Berlitz.